



Bucksport (2021) d'Anna Fox et Karen Knorr. COURTESY OF THE ARTISTS

De l'American dream à l'américaine ruine

Les photos d'Anna Fox et de Karen Knorr sur la célèbre Route 1, dans un pays bouleversé par la présidence Trump dialoguent avec celles prises en 1954 par Berenice Abbott.

A propos de New York, Berenice Abbott eut cette très belle phrase: «Le rythme de la ville n'est ni celui de l'éternité ni celui du temps qui passe mais de l'instant qui disparaît. C'est ce qui confère à son enregistrement une valeur documentaire autant qu'artistique.» L'Américaine (1898-1991) initiée à la photographie par Man Ray dont elle fut l'assistante au début des années 20, puis célébrée artistiquement pour sa décennie entière à scruter la tentaculaire «Big Apple» – de 1929 à 1939 – l'est bien moins pour avoir sillonné en 1954, aidée d'un couple d'amis, l'emblématique «Route 1», la plus ancienne des États-Unis, qui reliait au départ les treize colonies originelles, allant de Fort Kent dans le Maine à la frontière canadienne et l'archipel des Keys en Floride. Si le motif de l'infinie route américaine, ce vieux rêve tourné vers les mirages et promesses d'ailleurs, a été chouchouté par les écrivains et poètes (on pense évidemment à Jack Kerouac), on en a moins parlé quand ce fut au tour des photographes. Et les clichés en noir et blanc de Berenice Ab-

bott se démarquent pourtant à merveille, elle qui décèle dans les architectures à enseignes multiples, hôtels monumentaux, buvettes de plage, usines à cheminées aux volutes de fumée noire qui jalonnent son road-trip, de quoi saisir le visage d'une Amérique toute entière, sa population multiculturelle émaillée de discriminations raciales, sociales, son industrie automobile florissante, son consumérisme de plus en plus dévorant.

Drapeaux. Malgré son regard affûté, aucun éditeur ne voulut publier le corpus de Berenice Abbott, à l'époque moins prise au sérieux que son contemporain notoire Robert Frank qui finira par voir édité son ouvrage *Les Américains* en 1958, après une traversée des États-Unis en 1955. «Qu'est-ce qui fait que

Frank était le photographe adéquat de l'époque et qu'Abbott non?» se demandent alors la Britannique Anna Fox (63 ans) et sa comparse américaine Karen Knorr (71 ans) qui se sont rencontrées il y a longtemps, l'une professeure, l'autre étudiante, à l'University for the Creative Arts de Farnham (sud de l'Angleterre) et qui donnent suite à l'entreprise prolifique de Berenice Abbott. «Sûrement le fait qu'elle était une femme, de plus ouvertement lesbienne», nous racontent les deux photographes en nous accueillant dans l'exposition «U.S. Route 1», de neuf années – 2016 à 2024 – passées à sillonner la route éponyme: «Abbott correspondait moins au mythe du cow-boy solitaire parcourant le pays. Elle a décidé de prendre la route avec des amis, de passer du bon temps; et il était mal vu de mêler

travail et plaisir.» Les deux artistes ont assumé à leur tour, un voyage scellé par l'amitié qui a donné lieu à ces clichés contemporains, venant se confronter à ceux plus anciens d'Abbott, la couleur versus le noir et blanc d'emblée certes, mais surtout une atmosphère anti-spectaculaire qui émane de paysages parfois esselés ou de figures humaines résistantes face à l'ampleur d'un mythe qui périclité, sorte d'effondrement de l'American dream avec maisons, rues et jardins d'apparence vides, dotés d'écriteaux et panneaux aux refrains pesants (des slogans comme «l'avortement brise le cœur de Dieu», d'autres leitmotivs pro-armes «Entrée interdite. Nous tirons pour tuer», et pro-Trump). Fox et Knorr ont traversé plus d'États conservateurs que libéraux, à la rencontre des habitants, accueillants disent-elles, même si «c'était évidemment très difficile de prêter l'oreille aux points de vue réactionnaires, nous ne pouvions pas réagir avec véhémence de peur que beaucoup de portes se referment sur nous. Nous devions nous concentrer sur les signes apparents, comme par exemple la prolifération de drapeaux. Des drapeaux, partout, toujours des drapeaux», signe d'une montée de nationalisme fiévreux et borné.

Désillusions. Quelques images nous frappent, loin de tout sensationnalisme, comme ce corps de femme qui bronze écrasée sur le ventre, presque inerte, sur un bout de plage chétif en Floride, là un sans-abri dont la pancarte indique «trop moche pour être un strip-teaseur», ou encore ces décorations de bébés géants effrayants façon *Rosemary's Baby* qui montent la garde dans un jardin du Maine. Les signes de désillusions prédominent pour une Amérique archi-déboussolée sous ses propres rétropédalages en termes de droits, ses polarités, politiques, idéologiques et économiques; entre pauvreté et richesses circonscrites comme à Baltimore, où l'activité florissante se concentre autour des hôtels touristiques et son port, laissant le reste de la ville aux prises avec une forte précarité. A leur tour, et ce bien après Berenice Abbott, Anna Fox et Karen Knorr ont immortalisé, non pas ce «temps qui passe», mais bien ce «temps qui disparaît», comme si à chaque instant telle petite ferme, tel stand de glaces, tel petit homme fatigué, pouvaient se retrouver avalé sous les contradictions d'un monde imprévisible qui n'a certainement pas fini de changer.

JÉRÉMY PIETTE

U.S. ROUTE 1 de BERENICE ABBOTT, ANNA FOX et KAREN KNORR au palais de l'Archevêché, jusqu'au 5 octobre.



Diner en bord de route, New Jersey, 1954 de Berenice Abbott. PHOTO ESTATE OF RONALD KURTZ. GETTY IMAGES